

La fiancée éternelle : [suite]

Autor(en): **Fourrier, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un paysan vaudois

AU BANQUET DU GRAND CONSEIL
du 1^{er} février 1893.

Tous nos journaux ont parlé de ce banquet de fin de législature qui a été fort gai. On sait qu'après le discours de M. Ceresole, la réunion de nos députés a pris une tournure tout à fait familière. M. Emile Favre, député d'Echallens, est entré dans la salle vêtu d'une blouse, et a adressé à ses collègues ce discours en patois :

Bondzo monsus lé conseillés !

Vozité ébahi dè mè vairè et vo dèman-dou bin estiusa dè veni vo dèrindzi dein voutron banquet.

Je veniou d'ào Dzorot et ne mè mècliou pas bin dè politica : tot justou po lièrè lè papai et savai on bocon cein que sè passè ; mà stau dzo passà mè su de : « Vouaique la tenablia d'ào Grand Conset » que va fini, noutrè grand conseillés » van rintra tzi leu et sè porrài que quo- » qué-zons ne revignont pas. Té foudrà » portant lè zavai vu on iadzou. » N'est pas que n'èin cognaiçsou dza coquè-zons, d'abò lè noutrou et poui Ruffy lou conseillè d'Etat, que vin quoquè iadzou per tzi no ein colonet et qu'on m'a montra.

Mè su dan revou on bocon, ié met ma rouillière, prai ma carletta et ma canna et mè su inbantzi po Lozena.

Su arrevà à la Cità d'abò apri midzo et ié reincontrà l'ussé Thuilà dè Frai-dévèla, qu'est ion dè mè zamis, n'in éta ào catzimou enseimbliou. L'ai ié dè-mandà se lo Grand Conset sè teniai adi ào mimou indrà, et m'a de què oï. Mà ti trào tà, que mè fà, ie vinian dé parti.

— Mà volian reveni sta véprà ào quiet ?
— Ouah ! l'an fini l'ào séance.

Bon ! que mè su de, san bin adi lè mimou ! L'an dza gagni l'ào dzorna et onna balla dzorna ! peindeint que no no faut no levà à traï z'hàorès d'ào matin ein tzautin et à cinq hàorès ein hiver et no escormantzi quantié à n'hàorès d'ào né po gagni onna tota petita dzorna !

Mà, à prouprou, dis-mè vai io porrè ein vairè quoquès-zons ?

— Te n'à qu'à allà ào Casino-Théâtre io san zu dinà ti enseimbliou.

— Caise-té fou !... ti enseimbliou !... d'ài ristous, d'ài radicò, d'ài mitous et d'ài socialistes. Te ne mè farì pas avala elia que.

— Se te ne vaò pas mè crairè, va lai vairè.

— Iaméré prau lài alla ; mà nousou pas.

— Va l'ai adi, tè volian bin rechàidré, san dâi bons lulus.

Ie su dan veniai avò, mà grulavou on bocon dein mè tzaussés ein arrouveint. Quand ié su que l'étai on artilleu que coumandavè perque, cein m'a rassurà on bocon, po cein que ié fé mon servico militèrou dein l'artillièri.

Ié fé dèmandà à cé artilleu se poivou intra et m'a de qu'oi. Mè gênavou on bocon peindeint que vo z'accutavè cliâu bio discou et ie su resta su lou leinda dé la porta à accuta assebin, mà quand monsu Cérésòle la zu fini su intra et mè vouaique !

Ora, laissi mè vai derè lou pliési que ié dè vo vairè ti enseimbliou et d'accuta cliâu discou dé pé et de fraternità.

Né rein à vo derè et à vo coumanda ; mà cein est bin verè que per tsi no on voudrà que cé miquemaque botzài et que vo ne seyi pas adi à vo tzeagni et à vo méprezi. Voeique lè zélékchons que van veni, lè papai van derè cliâu que ne san pas dè lào hò, lè traita dè canaillès, dé bracaillons, dé géométrès, dé crouïo citoyens et treinté six autrès bougréri dé noms et derè que ne lài a rein qué cliâu dé lào parti que san dâi bons citoyens ! Eh bin, l'est cein que foudrà vairè botzi. N'amin ti noutron pài et no faut tâtzi dè no zaccordà po son bin.

Cein que désirou por vo l'est que vo vo z'accordài adi coumeint ora et se vo vo zeinteindè bin vo porria bin ti réveni !

Ora iaméré prau bairè quartetta avoué vo, se vo voliai mè lou permettrè et férè on bocon voutra cognèssance. Yé oïu parlà d'ào conseillè dai zovrà, que l'an bin lou drai d'in avai ion. On m'a de que l'étai on to bio luron et mè farài pliési de lài serra la man, se l'est perque.

A la voutra !

LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

II

Cette découverte la troubla et la rendit toute honteuse. Elle se permettait d'aimer quelqu'un ? Elle se rassura. Lui, ce n'était pas quelqu'un, c'était... lui ! Elle ne douta pas un instant que son amour ne fût partagé ; il lui eût paru impossible qu'il en fût autrement. Elle devint songeuse. Elle se rappelait les plus petits événements de leur enfance ; elle s'abîmait dans des rêveries sans fin. Elle se promenait des heures entières dans le jardin où ils avaient tant de fois joué ensemble ; il n'y avait pas un coin, pas une allée qui ne lui rappelât quelque souvenir. Ici, elle était tombée, il l'avait relevée ; comme elle boitait, il l'avait portée dans ses bras jusque chez ses parents : là, il avait dénoué ses nattes et admiré ses grands cheveux. Elle avait fait une maladie et dans sa convalescence il ne l'avait pas quittée. Elle se remémorait surtout cette journée où ils s'étaient promenés tendrement pressés l'un contre l'autre, les baisers sur le cou ! Elle n'oubliait rien. Confiante, elle attendait.

Son émoi fut grand lorsqu'elle apprit qu'il allait revenir. Il avait écrit qu'il arrivait. A partir de ce jour elle apporta un grand soin à sa toilette, elle devint coquette. Elle se coiffait et se décoiffait dix fois dans la journée, ne se trouvant jamais bien. Elle consultait son miroir à chaque instant : si elle allait ne pas lui plaire ? Son miroir la rassurait, elle n'était

pas trop mécontente de sa figure. Modestie à part, on pouvait trouver plus mal.

La joie la rendait folle ; elle, si calme d'habitude, elle redevenait enfant : elle chantait, riait pour un rien. Elle pensait à lui constamment, se posait mille questions : Comment serait-il ? Avait-il beaucoup changé ? L'aimerait-il toujours ? Elle en rêvait toute la nuit.

Enfin, il arriva. Elle l'attendait à la gare avec ses parents. Il avait changé, en effet, il avait grandi ; c'était un beau garçon à l'air distingué, un peu froid. Il était bien mis ; une redingote sortant de chez le bon faiseur emprisonnait sa taille svelte. Le chapeau à haute forme lui allait à ravir. Ses sourcils, d'un noir de jais, se détachaient sur son teint pâle et lui donnaient une physionomie câline ; des favoris naissants encadraient ses joues. Il était très bien.

Elle resta en admiration, comme hypnotisée. Son cœur battait à tout rompre sous son corsage. Très correct, il lui prit la main qu'il pressa légèrement ; elle pensa qu'il aurait bien pu l'embrasser.

L'entrevue fut un peu froide. Il ne la tutoyait plus. Elle fut réservée comme doit l'être une jeune fille. Depuis qu'elle n'était plus ignorante, qu'elle savait que c'était de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, elle était moins hardie. Elle aurait voulu le trouver plus expansif, quoi qu'elle sentit bien qu'il ne pouvait plus la traiter en gamine. Il ne reparlait que dans trois mois ; ils renouaient leurs bons rapports d'autrefois.

Dès lors, elle passa son temps à le guetter ; le voir passer, c'était son bonheur. Elle se plaçait près de la fenêtre, elle n'en sortait plus. Souvent elle le rencontrait avec le docteur Grivet, un vieux médecin ; ils causaient sérieusement.

Un soir, ils furent réunis. Pour fêter le retour de l'étudiant, ses parents invitèrent les siens à dîner ; elle fut placée à côté de lui.

Il fut rempli d'égarés. Il mit la conversation sur le terrain scientifique ; comme tous les débutants, il avait le feu sacré. Il lui parla de ses études, de ses intentions ; il se préparait à concourir pour l'internat. Il lui expliqua ce que cela signifiait, il espérait être reçu.

Elle l'écoutait religieusement, approuvant à l'avance, mais elle eût préféré qu'il parlât d'autre chose : de leur enfance, des courses dans la forêt, des joyeuses parties de campagne, des baisers sur le cou !

Il n'avait pas l'air d'y penser, ni de faire attention à sa coiffure, qui cependant n'avait jamais été mieux réussie.

Il la regardait, mais il ne la voyait pas ; la science est une terrible rivale.

Il lui avoua qu'il avait le dessein de rester à Paris, qu'il préférerait le séjour de la capitale à celui de leur petite ville.

Cette fois, elle combattit son projet. Elle était indignée ! Elle détestait ce Paris qui voulait lui prendre tout ce qu'elle aimait au monde.

— Rien ne vous attire donc ici ? demanda-t-elle en le regardant tendrement.

— Sans doute, j'ai mes parents, dit-il.

— Eh bien, et vos amis, ne les comptez-vous pas ?

Il s'excusa par politesse.

Après le dîner, elle l'emmena dans le jardin. Elle lui parla de leur enfance. Il écoutait d'un air distrait. Quand ils arrivèrent près de la tonnelle, à l'endroit où il l'avait embrassée :

— Cette allée ne vous rappelle rien, lui dit-elle en rougissant.

Il chercha.

— Ici-même, reprit-elle d'une voix tremblante, un jour que nous étions seuls, ne vous souvenez-vous plus de notre promenade... sentimentale.

Il haussa légèrement les épaules.

— Ah ! oui, dit-il, tout cela ce sont des enfantillages.

Des enfantillages, les baisers sur le cou ! Il avait oublié, l'ingrat ! Elle les entendait encore retentir ces baisers, ils lui brûlaient la peau ; ils avaient fait battre si délicieusement son cœur.

Ce qu'elle souffrit.

Quand elle le quitta, elle était mécontente. Elle éprouva le premier chagrin sérieux de sa vie. Elle pleura toute la nuit ; sa belle confiance dans l'avenir était ébranlée. Pour la première fois, elle s'aperçut qu'il était possible qu'elle ne devint pas sa femme.

(La fin au prochain numéro).

On coumandeint pas tant militéro.

Tsacon ne pào pas menà la leinga coumeint onna fenna, hormi pététrè lè z'avocats et lè menistrès, qu'ein font meti, et onco ! mà se clliào que n'ont pas tant dè boutafrou ne sont pas dâi tâdiés, s'ein tiront adè se l'ont oquiè à derè ; et quand bin cein ne sarâi pas débliottâ coumeint dein on lâivro, sè s'avont fèrè comprendre.

Lo vilhio comi d'exerciço d'on veladzo dâo coté dè per lé âotrè, étâi on gaillâ que savâi menà on appliâ, conduire lè bâo et que cognessâi son meti dè pâyсан ; mà se n'étâi pas coumeint cé dè la « fita dâo quatooze, » que conduisâi noutra melice en veretablio sordâ, savâi tot parâi s'ein teri quand coumandâvè sè z'hommo.

Dâo teimps que lo dépou dévessâi fèrè l'exerciço âo sailli-frou, la demeindze, po ne pas que clliào valottets arrevéyont trâo noviço à la caserna po passâ à l'écoula, lè comi dè ti lè veladzo lè fassont caminâ po lâo z'appreindrè à martsi âo pas, à fèrè demi-tou, par file à droite, par file à gauche, et à fèrè harte ti einsemblio, que y'avâi ma fâi onco prâo à recordâ po que cein aulè bin.

Onna demeindze que lo comi dè ce veladzo que vo parlo fasâi traci son dépou su la pliace, ein martseint à coté, ye guegnivè on tsamp d'espercette, qu'étâi à li, et ne fe pas atteinchon que l'arrevâvont drâi contrè on adze. Adon coumeint n'iaivâ pas moian d'allâ pe liein et que clliào valottets ne dévessont pas s'arrètâ qu'âo coumandeint, lo comi s'est-te cru decoutè se n'appliâ, âo bin n'a-te pas z'u lo teimps dè vito sè recordâ ? diabe lo mot y'ein sé ; mà tantâ que quand l'a vu que cein pressâvè et que sè faillâi dépatsi dè lè fèrè arretâ, l'a coumandâ : *Heu-hâ !*

Et se sont arretâ.

Echos du banquet du Club Alpin.

Au dernier banquet du Club Alpin, un des membres de cette Société a donné lecture de la lettre suivante par laquelle un guide des Alpes s'excuse de n'avoir pu assister à cette petite fête, appelée par plusieurs clubistes le *banquet du sac*.

Mon cher Mossieu,

Je n'ai pu venir cette année au banquet du Saque, comme je l'aurais voulu parce qu'il y a des mauvaises langues qui ont dit à ma femme que ces réunions n'étaient qu'un prétexte pour chopiner et faire de la politique.

Tout d'abor j'ai remarqué depuis longtemps qu'il manquait une véritable tête de chamois dans votre loca, et même ment que je vais vous en envoyer une que vous donnerez en mon nom au Culbe.

Vous n'avez pas besoin de redire que la chasse est encore à ban par chez nous cette année et que ça coute 80 francs quand on se fait prendre par le garde. Vous comprendrez que j'aime mieux rester au coin du feu à fumer ma pipe en lisant l'*Echo* que risquer d'attraper l'amende.

Alors comme la chèvre rousse à mon frère est morte du piétain, j'ai acheté la tête pour une pièce et coupé une brique les poils sur le cou. Je me pense bien que ces messieurs de la ville n'y verront que du feu et de la paille de fer.

Ensuite de ça, je voulais aussi apporter une bouteille de genciane de la toute pure, celle là, à votre nouveau président. Pour un homme d'attaque c'est un homme d'attaque ; en voilà un qui sait se remuer, ossi respect pour lui. Seulement on a pas pu cuire tous ces jours rappo au bois à rentrer et puis on na plus rien de racines. Ces brigands de Valaisans nous les ont toutes volées.

A propos savez-vous qu'on prépare une nouvelle pointe pour l'année prochaine parce qu'on ira plus bien longtemps sur Pierre Cabotse. Ce sera bien su dernier Anzeinda et on l'appellera Tête Jacotze. Dors en là tout le monde voudra y allé et ça nous fera bien des courses pour deux ans. Après celle la on en trouvera bien une autre. On peut encore en pousser des bonnes à ces messieurs de Lausanne qu'on en faisait de puissante recafées hier soir en buvant le café !

Mais je ne veux pas vous royaumer plus longtemps et seulement vous envoyer les bonnes salutations des gens de la montagne et tous nos vœux pour la réussite de votre abéi.

Section bourgeoise. — Nous n'avons entendu que des éloges sur la charmante soirée donnée samedi dernier par cette vaillante Société. Tous les exercices gymnastiques, exécutés d'une manière irréprochable, ont

été couverts d'applaudissements. L'enthousiasme de la salle n'a fait qu'augmenter à la vue des délicieuses *Scènes alpestres* et de la *Valse de Lauterbach*, rendues avec une fidélité, un brio vraiment remarquables. Nous avons la certitude que le même programme, répété dans une seconde soirée, n'aurait pas moins de succès.

La section vaudoise de la **Société de Zofingue** nous annonce pour lundi et mardi une soirée littéraire et musicale dont le programme offre un attrait irrésistible. Aussi bien les billets seront-ils vite enlevés, s'ils ne le sont déjà. Ces soirées sont de véritables fêtes lausannoises, et pas n'est besoin d'en faire l'éloge : on sait que tout y est gracieux, charmant, original. Et puis quel plaisir d'applaudir ces jeunes acteurs qui nous sont connus, qui n'ont pour ainsi dire dans la salle que des parents ou des amis !... C'est donc lundi 6 et mardi 7 !

Curieux détails sur le froid.

Pendant une quinzaine, dit un collaborateur de la *Famille*, de Paris, nous avons vécu en pleine Sibérie ; on pouvait, avec un peu de bonne volonté, se croire transporté dans un autre hémisphère.

Pour me réchauffer, par la comparaison, j'ai eu l'idée de fouiller de vieilles annales afin d'y chercher les plus grands froids endurés par l'homme.

En 859, la mer Adriatique gela de telle sorte que l'on pouvait aller à pied de la terre ferme à Venise.

Un siècle avant, le Pont-Euxin avait gelé sur une longueur de 100 milles à 30 coudées de profondeur. C'est du moins ce que rapporte le patriarche Nicéphore.

En 1737, des Académiciens furent envoyés en Laponie pour y mesurer un degré du cercle polaire. Le thermomètre y descendit au 37° degré de l'échelle Réaumur. Lorsqu'on ouvrait la chambre chaude, dans laquelle les savants se trouvaient renfermés, l'air du dehors convertissait sur le champ en gros tourbillons de neige la vapeur qui y était contenue.

A Yeniseisk en Sibérie, les pies et les moineaux mouraient en l'air et tout ce qui pouvait geler était aussitôt converti en glace.

Les Hollandais qui, sous la conduite de Hemskerke, cherchèrent le chemin de la Chine par la mer septentrionale, durent passer l'hiver à la Nouvelle-Zemble en 1596 et y subirent un froid excessif.

Malgré le feu entretenu dans leur hutte, il y gelait si fort, que le plancher et les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, les lits mêmes aussi. Tout gela, jusqu'au vin de Xérès qui se distribuait par morceaux. Le cuir des souliers gela aux pieds, et sa dureté ne permit plus de s'en servir. Ils se firent des chaussures avec des peaux de mou-